4448

PARIS et ORLÉANS, mi-juillet 1923

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

20 cent.

bi-mensuel

2e ANNÉE. n° 15

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido,* italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois. 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an . . 5 50 — — . . 7 50
Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

La vague de pudeur

Il paraît que de l'autre côté de l'Atlantique on défend aux femmes, dans certains Etats, de porter des jupes qui mesurent moins d'une certaine longueur, des corsages dont le décolleté dépasse une certaine échancrure ; il ne faut montrer des mollets qu'un certain nombre de pouces en longueur et de la gorge qu'un certain nombre de pouces en surface sous peine de contravention et de poursuites judiciaires. Il y a aussi des prescriptions, je crois, concernant les costumes de bain trop collants. Ce n'est pas que chez les descendants des émigrants de la *Mayflower* que la vague de pudeur fait rage. Si, en France et en Belgique, il nous importe peu qu'on ait tonné du haut des chaires contre l'immoralité du costume féminin, certaines poursuites légales ou extra-légales contre des écrivains ou des artistes méritent de retenir notre attention. Au pays des Boccace, des Arétin, le gouvernement de M. Mussolini est parti en guerre contre les ouvrages prétendus immoraux. Il semble qu'après une période de « relâchement », on se trouve en présence d'un effort concerté contre ce que les feuilles bourgeoises dénomment l'obscénité — obscénité dans le livre, dans le journal, dans le costume, au théâtre, etc.

Qu'est-ce que la pudeur, qu'est-ce que l'obscénité? Le Dictionnaire Larousse définit *obscénité* : ce qui est contraire à la pudeur — et *pudeur* : le sentiment de « crainte ou de timidité que font éprouver les choses relatives au sexe ». Il n'est pas dans mon intention de faire ici œuvre d'érudition, de rechercher les origines scientifiques de la pudeur ; je me contenterai de la définition du Larousse. Elle revient à dire que l'obscénité est d'ordre tout conventionnel et qu'un livre, un spectacle, une gravure, une conversation perdent tout caractère d'obscénité lorsque la personne qui lit, regarde, perçoit ou entend n'éprouve, en accomplissant ces actions, ni « sentiment de crainte, ni sentiment de timidité ».

***

Cette déduction est très intéressante en ce sens qu'elle permet de nous rendre compte que l'obscénité n'est pas en l'objet qu'on regarde, en l'écrit qu'on parcourt, dans les habits qu'on porte, dans les paroles qu'on écoute — s'il y a obscénité, elle est en *celui* qui observe, examine, ouït. Il n'y a pas plus d'obscénité dans le volume qui détaille l'acte d'amour, s'étend sur les raffinements dont il est susceptible ; dans le vêtement qui découvre ou dessine certaines parties de l'anatomie humaine ; dans l'image qui représente le corps d'un homme ou d'une femme dans certaines attitudes — il n'y a pas plus d'obscénité dans tout cela que dans le spectacle d'un paon qui fait la roue, d'un lys ou d'un pavot qui se dresse au cœur d'une corbeille de fleurs, — que dans la lecture d'un manuel de sériciculture ou d'un traité d'algèbre — que dans l'audition d'un morceau d'opérette.

Je n'ignore pas que la rencontre d'une femme que j'ai raison de supposer douée de tempérament ou d'une plastique agréable peut m'inspirer le désir de l'étreindre, que son accoutrement peut rendre ce désir plus violent, mais ce désir naîtra et croîtra sans que j'éprouve — pour ma part — le moindre « sentiment de crainte ou de timidité ». Dans tous les domaines, l'expression ou le spectacle suscite le désir. Je me souviens que très jeune, la lecture de la Retraite des Dix Mille me fit imaginer de courir les aventures guerrières ; plus tard, certaines toiles de Géricault m'excitèrent à m'intéresser fortement à la peinture. Encore tout dernièrement, la lecture d'un ouvrage de vulgarisation des théories einsteiniennes me procura passagère envie de me remettre à l'étude, entreprise jadis, du calcul différentiel...

Il n'est pas plus « obscène » de désirer posséder une femme dont la jupe permet de découvrir une jambe bien faite que de désirer absorber des confitures après avoir arrêté le regard sur des groseilliers chargés de fruits — ou d'installer une basse-cour après avoir médité sur une poule qui couve des œufs. Ce sont des associations d'idées tout à fait normales.

***

L'évasement d'un corsage, le retroussis d'une robe, le plaquage d'un maillot, la nudité d'un corps humain n'ont donc rien d'obscène, rien de repréhensif *in se*. Non seulement, je n'éprouve, en nourrissant les pensées qu'ils peuvent susciter développer en moi, aucun sentiment de repréhension, de crainte ou de timidité, mais encore je n'ai jamais trouvé trace de ce sentiment chez les personnes de santé et d'intelligence normales que j'ai interrogées à ce sujet. J'ai rencontré de mes semblables auxquels peut déplaire l'absence de « pudeur » dans le spectacle ou l'expression ; je n'en ai jamais découvert qui puisse me démontrer qu'un spectacle ou une expression soit « obscène » en soi.

L'obscénité est donc un sentiment purement relatif à l'individu qu'elle est censée blesser ou choquer. Elle n'existe pas hors de lui objectivement ; c'est-à-dire qu'elle n'a pas d'existence du tout, pas plus que la pudeur d'ailleurs. Le sein de Dorine n'est pas impudique, c'est Tartufe qui prétend y voir de l'impudicité.

Or, Tartufe est un hypocrite. Etant donné la mentalité jésuitique des milieux sociaux contemporains, il y a gros à parier que les 999 millièmes de ceux qui flétrissent ou dénoncent avec le plus de véhémence les lectures, les spectacles, les gestes « impudiques » n'éprouvent guère de « sentiment de crainte ou de timidité » à l'égard des pensées qu'ils leur peuvent suggérer. Ce sont des hypocrites, tout comme Tartufe leur modèle.

***

Mais est-ce seulement pour protéger l'hypocrisie de Tartufe que les gouvernements interdisent aux « seins » de se laisser voir en public et déclanchent de temps à autre des « vagues de pudeur »? Est-ce uniquement pour garantir les puritains des atteintes de l'indécence que la loi réprime l'obscénité, réagit contre les mœurs faciles, réglemente même les conditions du port des costumes?

L'intervention étatiste, légale a des raisons plus profondes.

Lorsque les « mauvaises mœurs » demeurent le privilège des classes dirigeantes, il n'y a pas grand mal : c'est un privilège ajouté à tous ceux dont elles jouissent déjà. Tant qu'il n'y a pas scandale trop flagrant, trop public, les gouvernants ferment les yeux, la loi reste ignorée. C'est quand « le relâchement des mœurs » envahit les classes non dirigeantes que la situation devient menaçante, dangereuse pour l'ordre de choses bourgeois. La chasteté pré-nuptiale, le mariage, la fidélité conjugale, la monogamie, la monoandrie, la progéniture légitime sont des institutions de la société bourgeoise au même titre que le militarisme, le patriotisme, le civisme, etc., etc. Or, l'extension de la pratique des « mauvaises mœurs » amène à considérer ces « institutions » comme des préjugés, des résidus d'une morale d'esclaves, inutiles au développement individuel, à la vie personnelle. Et la chute d'un seul pilier suffit à faire vaciller tout l'édifice.

C'est pourquoi les partis traditionnalistes sont d'autant plus disposés à réprimer les « mauvaises mœurs » qu'ils veulent davantage conserver les monopoleurs en possession de l'assiette au beurre. C'est pourquoi les souteneurs des « bonnes mœurs », les membres des ligues contre la licence des rues, etc., n'ont rien de plus pressé que de jouer aux mouchards bénévoles. On ne les voit pas discuter contradictoirement avec leurs adversaires ou leurs antagonistes immoraux ou amoraux, s'efforcer de les persuader, de les amener par le raisonnement à leur point de vue, à leur conception des mœurs individuelles ou sociales. Leur propagande s'étaie sur la dénonciation : la mise en mouvement des agents de repression, du mécanisme des sanctions pénales. Ils en appellent encore et toujours à la méthode de compression, au système d'autorité. D'où il appert que « bonnes mœurs » et « recours à l'autorité » s'accordent comme larrons en foire.

E. ARMAND.

En guise d'épilogue

Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends la libération d'André Marty, de ce côté-ci de l'Atlantique, et, aux Etats-Unis, celle de Ralph Chaplain, dont nous avons récemment traduit quelques poèmes. Il est impossible que la libération d'André Marty ne réveille pas en notre ami E. Armand le souvenir de quelques-uns des plus mauvais jours qu'il a passés à la maison centrale de Nîmes, celui entre autres, où un avis charitable lui parvint que si on le surprenait à s'entretenir avec l'ex-officier mécanicien, tous deux seraient immédiatement conduits en cellule... *Il est impossible de croire que Gaston Rolland, que Jane Morand ne soient pas compris dans la fournée de libérations annoncées... Ah les malheureux qui s'étiolent encore en prison !.. On s'occupe dans le monde entier de Sacco et de Vanzetti, mais qui se souvient de Rangel, de Cline, qui, depuis dix ans, meurent à petit feu dans l'horrible pénitencier de Huntsville au Texas? Qui, dans le milieu révolutionnaire, se souvient du mouvement ouvrier agricole qui secoua alors tout le sud-ouest de la grande ploutocratie nord-américaine? Cline et Rangel furent faussement accusés du meurtre d'un officier de police mexicain, condamnés sans preuves autres que la détention de manifestes revendiquant* la terre et la liberté, *condamnés à la peine ironique de 99 ans d'emprisonnement... Cela fit du bruit alors, puis chacun reprit son train de vie, mangea, but, s'assura vêture, logis, confort, se divertit, fit l'amour, oublia enfin... Combien des* nôtres, *des individualités qui se dressèrent contre l'autorité* concrète, *agonisent, s'éteignent, ainsi abandonnés, négligés, délaissés dans les ténèbres des prisons, dans l'abjection des bagnes... Les morts vont vite, c'est vrai, mais les morts-vivants vont encore plus vite.*

QUI CÉ.

Dimanche 26 août : Journée de plein air à l'étang de SAINT-CUCUFA. — Rendez-vous à la gare Saint Lazare à 9 heures précises, salle des Pas Perdus. Apporter ses provisions. Descendre à la station de Garches-Marnes-la-Coquette.

Réalités, Vérités

Ce ne sont pas seulement les individus qui se renient, les peuples donnent l'exemple de la mauvaise foi et de l'insincérité. De même qu'il existe un désaccord entre les théories et les actes chez les premiers, on constate chez les seconds pareille incohérence : ceux-ci proclament le droit de leurs voisins à disposer d'eux-mêmes, mais en même temps ils les asservissent et les ruinent, leur imposent leur tyrannie et en font leurs vassaux !

***

Seul est digne d'intérêt l'individu qui, se libérant de la « classe » à laquelle il appartient, s'élève à la compréhension de la vie, fait de son existence un poème sincère, au lieu d'obtempérer aux ordres du milieu. Du peuple, comme de partout, peuvent naître de belles âmes, mais elles sont infiniment rares, et quand elles se montrent, la racaille, habituée à ramper, essaie de leur barrer la route et de leur faire rebrousser chemin.

***

Laissez tomber un billet de cent sous, aussitôt vingt personnes se précipiteront pour le ramasser. Si vous entrez en possession de votre billet, c'est parce qu'elles n'ont pu faire autrement. Les gens ne sont guidés que par l'appât du gain : l'essentiel, c'est de remplir leurs poches, en vidant celles des autres. Pour avoir de l'argent, riches et pauvres font des bassesses et commettent des crimes.

Ennemis de la violence, nous nous demandons parfois si les révolutionnaires n'ont pas raison de répondre à la violence par la violence et d'attendre de la force seule un changement dans la société. Mais aussitôt l'impuissance de la force à changer quoi que ce soit nous apparaît, et nous reprenons confiance dans l'action profonde de la pensée sur les individus.

Ceux qui ont le plus à souffrir de l'autorité sont ses plus fermes soutiens. Ces malheureux sont contents de leur sort et disent à leurs maîtres : « Continuez ! Nous sommes heureux d'être enchaînés ». Le pire, c'est qu'ils enchaînent les autres.

***

La bourgeoisie a procédé méthodiquement à l'abrutissement de la classe ouvrière qui s'y est prêté docilement. Ayant soudoyé les « meneurs », ceux-ci ont couvert de ridicule les syndicats. Le spectacle des dernières grèves a été lamentable : jamais on ne vit pareil gâchis ! Les prolétaires ont perdu toute confiance dans l'action. Les groupements se sont désagrégés. Sans boussole, ne sachant plus à qui se fier, n'y comprenant plus rien, perdant la foi et l'enthousiasme, la « classe ouvrière », habilement « manœuvrée » par ses « dirigeants », s'est laissée conduire insensiblement vers la nouvelle dernière guerre, qu'elle acceptera comme elle a accepté l'autre, passivement.

***

Le prolétariat ne remporte plus que des victoires à la Pyrrhus, des demi-victoires, pires que des défaites, qui lui font croire qu'il existe. Il se contente de peu. Quant à connaître des jours de gloire comme il en a connus jadis, l'ère de pareils triomphes semble close.

***

Notre époque est une époque de *mutilations*. Aujourd'hui, on vous mutile, de toutes les façons. On mutile votre pensée, on mutile votre énergie, on mutile votre volonté. On tente de briser votre élan. Le pire, c'est que contre les machinations des brutes, il n'y a souvent rien à faire. Vous prostestez : ils continuent de plus belle.

***

Les gens s'imaginent qu'ils exécutent librement toutes sortes d'obligations, alors qu'ils obéissent. L'art des dirigeants consiste à faire croire aux individus qu'ils agissent par eux-mêmes, et dans leur intérêt. Aussi parviennent-ils à les convaincre que la guerre est l'expression de leur volonté, et que dans les « devoirs » qui leur sont imposés réside l'exercice même de la liberté !

***

Le travail devient une « corvée » dans une société où dominent les médiocres qui poursuivent inlassablement la ruine de l'originalité et du talent. L'ouvrier n'est plus qu'une « machine » qui ne travaille pas pour la joie de créer, mais pour manger, boire et dormir. L'idéal a disparu : la matière l'a remplacé.

***

Il y a des gens qui *respirent*, c'est le cas de le dire, la bêtise dans toute leur personne. Des pieds à la tête, ils ont l'air idiot. Ce sont d'anciens ou de futurs ministres, des juges, des gendarmes et autres personnages. Notre destinée est entre leurs mains. C'est peut-être nous, après tout, qui sommes bêtes et idiots.

***

La République des parvenus a bien mérité de la Patrie. De concessions en concessions à toutes les réactions, intellectuelles, sociales et politiques, elle en est arrivée à n'être qu'une loque, à la merci du premier dictateur venu. Traître à l'Idéal et à la Pensée, elle s'est rendue détestable aux républicains eux-mêmes, écœurés de ses compromissions. Ils ne savent comment s'y prendre pour reconstruire une République aérée et propre.

Gérard DE LACAZE-DUTHIERS.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

...Je méprise celui qui recherche le succès de scandale autant que celui qui s'applique à ce que son livre puisse, comme on parle, « être mis entre toutes les mains ». Bordel et sacristie répandent la même puanteur, l'ignoble odeur de l'exploitation...

Et maintenant, aux quatre questions.

1° Ceux qui considèrent l'acte d'amour comme une chose honteuse : ah! les pauvres gens et comme je les plains. Je les vois tout rougissants d'être au monde et qui se détournent avec dégoût de leur père et de leur mère.

2° Les raisons religieuses, morales et sociales de certaines interdictions, eh! il faudrait un volume pour les dire, quel vaste domaine de la folie à étudier! Pourquoi tel tabou *ici ; tel autre, là-bas, tel aujourd'hui: tel autre demain? Vrai, je suis modeste de demander un seul volume. Indiquons seulement qu'au nombre et à la rigueur des* tabous *se mesurent la stupidité d'une époque et d'un pays. Quant aux causes des « perversions sexuelles », elles apparaissent multiples, complexes, enchevêtrées. Les obstacles à la satisfaction normale sont du nombre. Mais la pleine liberté diminuera ces fantaisies moins qu'on ne croit. Je ne découvre d'ailleurs rien de coupable dans ces recherches, si tous les participants ont l'âge de raison et si aucun ne subit de contrainte.*

3° Oui, il y a des parties de mon corps que je protège avec soin de l'air extérieur et de l'œil des gendarmes. Parce que je suis frileux. Paris ne m'offre pas la tiède atmosphère grecque. Mon sourire songe-t-il au climat ou à l'atmosphère intellectuelle et morale? Je crois me rappeler qu'on appela longtemps notre gouvernement une république athénienne (si quelqu'un sait pourquoi, je le supplie de me le dire). Après un bain de sang, la vieille garce du Panama s'est rangée et aujourd'hui elle lave dans le bénitier son cul pourri!

4° Pas plus d'art que de science ou de vie véritable hors de la liberté. Liberté absolue pour le livre et pour le spectacle. Nul ne me contraint à lire ou à regarder. De quel droit quelqu'un m'empêche-t-il de regarder ou de lire? Les spectacles qu'on poursuit, j'ignore s'ils m'auraient plu ou déplu. Et je ne suis pas très friand de le savoir. A les voir, si je les avais trouvés beaux, j'aurais applaudi; laids, je serais sorti silencieusement où j'aurais fermé les yeux. Je n'exige pas du voisin qu'il ait mes goûts; je fuis ce qui m'ennuie sans déranger ceux qui s'y amusent. Car je connais une pudeur recommandable : la discrétion et l'art de ne tyranniser personne. Aurons-nous la naïveté de la recommander à nos tyrans?...

HAN RYNER.

Extrait d'une réponse à une enquête entreprise par *Cupidon*, n° du 6 juillet 1923.)

Demain

Quand on me dit : demain, je souris et je passe!
Car ce n'est pas demain que me pique et tracasse
L'autorité. Demain c'est le refuge obscur
Où s'abrite le traître ou le vendu; le mur
Qui cache on ne sait quelle action inavouable;
C'est la concession faite au sort effroyable
Auquel veut échapper, lucide enfin, le gueux.
Demain, mais c'est l'appât que jette au malheureux
Affamé le pécheur de société future
Et qui l'endort. Demain, c'est la retraite sûre
Où le bourgeois railleur va, se gaussant de nous,
De ses écus jouir, paisible. C'est aux fous,
Pour les calmer, le mot qu'on dit. C'est la promesse
Que bouche en cœur, l'élu prodigue. A la paresse
C'est une prime. Enfin, comme demain je puis
Ne plus voir le soleil, je veux vivre aujourd'hui.

Décembre 1907

Aujourd'hui

Je veux vivre aujourd'hui pour préparer demain.
Aujourd'hui, j'ai bien pu ne pas calmer ma faim
Ou rester au logis tenu par la tempête
Qui grondait au dehors. Peut-être la défaite
Hier a rendu vains ou faussé mes efforts.
Vaincu, j'ai dû céder. Des ennemis plus forts,
Mieux armés, mieux doués, plus rusés, plus habiles,
Ont pu rendre mes plans impuissants ou stériles.
J'ai pu partir trop tard ou me trouver trop tôt
Au but que je m'étais assigné. Comme un sot,
J'ai pu dans quelque embûche, imprévoyant, tomber;
J'ai dû, seul et lassé, finir par succomber.
Ou bien ne me sentant ni d'aplomb ni de taille,
J'ai cru sage et prudent de ne livrer bataille,
Reposé, que demain. Instruit par l'insuccès,
Sur des calculs plus sûrs bâtissant mes projets
Je partirai dès l'aube, ardent, plein de courage
Et je veux que demain soit d'aujourd'hui l'ouvrage.

17 février 1908.

Hésitations

Pourquoi faut-il encor qu'aux vitres de mon cœur,
Le doute soit venu frapper, disant « tu rêves »?
Est-ce le doute ou bien l'écho bruyant du heurt
Des flots tumultueux que des lointaines grèves
L'aquilon, dans sa fièvre, apporte jusqu'à moi?

— C'est le vent qui, dehors, soupire et se lamente.

Or, je croyais mon cœur à l'abri de l'émoi
Depuis que sur ma lèvre, ô ma tant douce amante,
La tienne se posa, buvant tout mon chagrin.

C'est le bruit d'un grêlon qui choque la fenêtre.

Je sais ce qu'il en est lorsque le doute étreint
Dans ses griffes d'acier un cœur, qu'il s'en rend
L'épuise et le torture... [maître,
Oh! non si c'était lui,
Il ne franchirait pas le seuil de la demeure,
Car je ne veux pas d'ombre en notre doux réduit!

— Mais c'est tout simplement la rafale qui pleure.

15 février 1910.

E. ARMAND.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

L'Initiation individualiste

« L'idéalisme » individualiste.

Pour la foule et même pour un grand nombre de gens qui se prétendent situés hors de la foule, Idéalisme est fort souvent synonyme de Contemplatisme. Un idéaliste, c'est un songeur, un poète — un être perdu dans les nuages d'une imagination stagnante, tellement cantonné dans la tour d'ivoire de son rêve intérieur, que pour lui la vie extérieure — la vie sensorielle — n'existe plus. Un écrivain idéaliste, c'est un prosateur ou un rimeur un peu flasque, un peu mièvre, un peu flou, un mystique, un illuminé — le contraire du rationaliste, du matérialiste.

Si vous interrogiez n'importe lequel de ceux dont le cerveau s'est un tant soit peu frotté à la terminologie en honneur et en usage dans les organes dits « avancés » — neuf fois sur dix ce premier venu vous exposerait que quiconque épouse une conception mécanique et purement matérielle de la vie se situe aux antipodes de l'idéalisme. Idéaliste, celui qui veut mordre à même et à belles dents aux jouissances du gâteau de la vie? — fi donc! pur réaliste. Idéaliste, celui qui prétend que « tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve »? Mais non! sensualiste acharné. L'idéaliste teint garanti, c'est celui dont on absorbe, au dessert ou en attendant le thé, la doucereuse et confiturale philosophie.

Vouloir vivre à « sa guise »; s'insoucier du milieu; ne point tenir compte des entraves que l'opinion moyenne de votre entourage apporte à l'assouvissement de ceux de vos désirs, de vos penchants ou de vos passions qu'il considère comme perturbateurs du bon ton; donner libre cours à vos fantaisies et à vos caprices en tant qu'ils n'impliquent pas contrainte ou empiètement sur autrui et surtout sur ce que sont ou ont ceux qui marchent en votre compagnie; rechercher, provoquer, goûter, apprécier les émotions troublantes, les sensations électrisantes, les jouissances aiguës, les aventures vertigineuses que la vie instinctive offre aux sûrs d'eux-mêmes — aux aptes à une existence passionnée, mouvementée, affranchie en un mot — tout cela, au risque « de laisser des lambeaux de sa chair aux buissons », tout cela ne constitue-t-il pas un « idéalisme » qui ne le cède en rien à l'idéalisme tout miel et métaphysique que la multitude envisage comme l'idéalisme véritable?

Il est rare d'ailleurs que les individualistes se servent de ce terme « idéalisme ». Il s'est tellement compromis en toutes sortes de mauvaises compagnies! Sous « l'idéaliste », ils craignent toujours de retrouver, en le grattant un peu, le passif, le résigné, l'amorphe, l'invertébré. Mais, s'ils voulaient, il ne leur serait pas difficile de démontrer que « leur » idéal, s'il en diffère, n'est point inférieur aux idéaux plus ou moins nébuleux.

Quiconque *veut* vivre sa vie indifférent au qu'en dira-t-on du milieu en général, de son petit milieu en particulier — celui-là fait montre d'idéalisme, au sens pénétrant du terme. Cet homme, qui, pour échapper au servage de l'usine, exerce quelque métier hasardeux — cette femme qui dispose de son corps, qui se donne en toute connaissance de cause quand elle veut et à qui elle veut — cet autre qui erre on ne sait où, parce qu'il n'a pas voulu se courber sous le joug d'une solidarité inconsentie — celle-ci qui gémit au fond d'une geôle parce qu'elle s'est mise consciemment au ban d'une société qui ne tolère l'illégalisme que lorsqu'il est pratiqué à l'abri des lois — celui-ci encore qui n'a pas hésité à abandonner toute perspective sociale pour goûter à la vie abondante et primesautière — tous ceux-là sont, profondément, véritablement des « idéalistes ».

La reddition de comptes.

L'individualiste anarchiste ne rend compte à personne de ce qu'il fait, de ses faits ou de ses gestes.

Il ne doit de comptes qu'à soi-même et s'il consent jamais à fournir des explications, ce ne peut être que lorsqu'il lui plaît, où il lui plaît et à des camarades qui lui agréent.

Un individualiste est un négateur d'autorité, un anti-autoritaire qui applique pour et par lui-même, dans sa vie quotidienne, la méthode anti-autoritaire : c'est quelqu'un qui ne veut pas plus s'en laisser imposer qu'en imposer à autrui. C'est sa cause qui passe avant tout et la *cause d'autrui* ne l'intéresse qu'en tant qu'elle se confond, s'identifie avec *sa cause*. C'est un homme qui réclame, veut et exige autant que faire se peut *sa* liberté, tant au point de vue moral et intellectuel qu'au point de vue économique. Il ne veut pas plus mettre sa production économique à la marmite commune que son *amoralité*.

Quelle absurdité quand de soi-disant camarades viennent demander des comptes à cet homme-là! Est-ce qu'on demande des comptes à quelqu'un qui prend sur lui la responsabilité de ses gestes — la responsabilité, entendons-nous bien — par rapport à sa conception individuelle de la vie à son caractère personnel. On demande des comptes à un syndicaliste, à un révolutionnaire, à un communiste. On demande des comptes à n'importe qui œuvre pour autrui; pour se conformer à un idéal collectif, à une règle de conduite majoritaire, ou en vue d'une société à venir. On n'en demande pas à qui déclare ne vouloir agir que dans l'intérêt de sa cause.

L'individualiste et les « frères inférieurs ».

L'individualiste peut avoir à se servir d'animaux pour l'aider au cours de ses investigations, de ses expériences, de ses réalisations. Les protestations contre la domination et l'exploitation porteraient à faux s'il les considérait comme de purs instruments animés. Des assistants, des collaborateurs, des « camarades » d'une constitution psychologique non pas inférieure à la sienne, mais différente, voilà comment il regardera son bœuf, son cheval, son âne, les hôtes de sa basse-cour, et non pas uniquement comme des esclaves, des machines à rendement. Il ne saurait oublier que ces êtres sont doués de facultés cérébrales et sentimentales, lesquelles, si elles n'équivalent peut-être pas à celles dont se targuent les humains, sont tout autant que les siennes susceptibles d'être perfectionnées, développées, portées à un maximum d'épanouissement. Il ne pourra pas ne pas se souvenir que ces soi-disant frères « inférieurs » sont dotés d'un système nerveux complet et que par certaines manifestations de leur instinct, il leur arrive de lui être bien supérieurs. Il ne saurait, il ne pourrait être méchant ni cruel à l'égard des animaux qui le prolongent. Il se souviendra qu'ils sont susceptibles sinon d'initiation, pour le moins d'éducation. S'il ne se sent pas les dispositions voulues pour être « un éducateur d'animaux », il ne tolèrera pas que dans son entourage on les maltraite, on les tourmente, on les fasse souffrir. Et ce n'est pas seulement le problème de l'exploitation animale qui se posera devant l'individualiste, mais il s'interrogera et se demandera s'il est conforme ou non aux opinions qu'il professe de sacrifier à sa subsistance tout au moins les animaux domestiques.

Vie privée et vie publique.

On a défini la théorie individualiste comme la philosophie de l'anti-autoritarisme conçue, expérimentée, pratiquée individuellement. A condition que cette expérimentation ou cette pratique n'empiète pas sur la vie ou sur l'activité du camarade d'idées, quel qu'il soit.

« De sorte que vous êtes d'autant plus mon camarade que vous me laissez poursuivre en paix les expériences de ma vie personnelle sans y intervenir ».

Il n'est là aucune méfiance mutuelle. Une entente, un contrat tacite, un concept psychologique me lie aux constituants de « l'espèce individualiste anarchiste »; c'est la non intervention dans les faits et gestes de mon camarade dans la mesure où ils ne me portent pas préjudice réel, où ils ne me nuisent pas vraiment. En pénétrant parmi les individualistes, je sais que c'est leur unique conception du bien et du mal. Je sais, en me mêlant parmi eux, que la seule action qu'ils reconnaissent comme criminelle est une incursion dans leur vie privée. Je sais que c'est là l'alpha et l'omega de leur « morale sociale ». C'est à moi de savoir et ce milieu convient ou non à mes aspirations ou à mon tempérament. Je suis prévenu.

J'estime pour ma part, que « l'espèce individualiste » ne sera jamais assez nombreuse sur la planète pour que les individualistes se gênent jamais entre eux. Il n'y a donc aucun motif sérieux pour qu'ils commettent le crime de se juger les uns les autres, de se condamner, de s'excommunier au sujet d'événements de leur vie intime. C'est pourquoi, me trouvant en présence d'un camarade, me demandant des explications sur des faits quelconques de ma vie privée, je refuse catégoriquement — si je le trouve bon — de fournir aucun éclaircissement. Il me suffit de savoir qu'aucun de ces faits n'a eu d'influence restrictive sur le développement ou l'activité de ce camarade pour repousser toute intervention de sa part, intervention tyrannique ou insupportable.

Il n'y a pas là un atome de méfiance — je pratique simplement l'entente « morale » qui sert de trait d'union entre les anarchistes : respect intégral de la liberté d'action de mon camarade tant que ma liberté d'agir n'en est pas compromise.

Il est évident que je n'aurai pas cette même réserve concernant la vie publique d'un camarade quelconque en tant qu'elle a directement trait à la conception fondamentale de l'individualisme anarchiste. Un individualiste ne peut être un agent d'autorité gouvernementale, il ne peut en aucune façon aider au maintien ou au développement de cette autorité, il ne peut faire de propagande en faveur d'un régime d'autorité.

Voilà pourquoi je proteste quand j'apprends qu'un individualiste défend une forme de gouvernement, préconise le vote, approuve la guerre, par exemple. Voilà pourquoi je me sépare de quiconque est juge, policier, geôlier, bourreau, élu ou électeur à un degré quelconque! Il n'est pas des miens.

Les concessions au milieu.

Tandis que je ne me reconnais pas pas le droit d'intervenir dans certaines concessions individuelles au milieu, nécessitées par une indépendance économique appréciable. Je considère comme mon camarade l'instituteur ou l'employé au chemin de fer de l'Etat à qui sa situation n'enlève pas sa haine de l'Autorité. Le pis-aller économique auquel il a dû se soumettre ne le conduit pas à enlever la liberté à qui que ce soit et à maintenir personne en prison. Qu'importe si, ayant dû se marier avec une compagne dont la situation dépendait de l'accomplissement d'un absurde pis aller légal, le camarade « concessionnaire » continue à préconiser ou à pratiquer la liberté de l'amour... Je ne me séparerais d'eux que si l'instituteur, l'employé de l'Etat et le camarade marié faisaient campagne en faveur de l'excellence ou de l'utilité des formalités légales...

L'entr'aide dans l'espèce. La camaraderie.

L'individualiste n'est pas un isolé dans son espèce. Entre eux, les individualistes pratiquent la « camaraderie »; comme toutes les espèces en péril constant d'être attaquées, ils tendent instinctivement à la pratique de « l'entr'aide dans l'espèce ». La tendance est vers la disparition de la souffrance évitable dans l'espèce : n'est pas un camarade quiconque tend, au contraire, à prolonger ou à augmenter la souffrance chez ses compagnons.

L'individualiste incite qui veut faire route avec lui à se rebeller pratiquement contre le déterminisme du milieu social, à s'affirmer individuellement, à sculpter sa statue intérieure, à se rendre autant que possible indépendant de l'environnement moral, intellectuel, économique. Il pressera l'ignorant de s'instruire, le nonchalant de réagir, le faible de devenir fort, le courbé de se redresser. Il poussera les mal doués et les moins aptes à tirer d'eux-mêmes toutes les ressources possibles et non à se reposer sur autrui.

(Extrait de l'INITIATION INDIVIDUALISTE, en cours d'impression) (1).

(1) La feuille contenant les XVII' et XVIII' chapitres est sous presse.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Les langues universelles.

On lit dans *Kosmoglott* qu'il est question de tenir à Nuremberg, prochainement, un congrès qui réunira tous les cosmoglottistes du monde, c'est-à-dire les partisans de la langue universelle. Il paraît que l'esperanto a donné naissance à 33 variétés ou dialectes et qu'il existe 320 systèmes de langue universelle. Voilà une preuve de la vitalité de l'idée de la langue auxiliaire. Mais, en examinant les nouveaux projets, on s'aperçoit bien vite que les modifications proposées roulent sur des questions de détail : préfixes, suffixes, affixes, manières d'exprimer le genre, le nombre, les temps des verbes, etc. Le principe posé par l'*ido*, le maximum d'internationalité dans le choix des radicaux demeure comme le phare lumineux dont la lueur dissipe toute obscurité, en fait de conditions à remplir par toute langue internationale digne de ce nom.

Pensée du matin.

A son réveil, réfléchir si l'on ne peut pas, ce jour-là, faire plaisir au moins à un homme. Si cela pouvait être admis pour remplacer l'habitude de la prière, les autres hommes auraient avantage à ce changement. (F. NIETZSCHE).

Ceux qui ne désarment pas.

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Gœthe, un journal clérical tchèque a publié la notice biographique ci-dessous que nous nous en voudrions de déflorer par le moindre commentaire :

« Le 22 mars 1832 est mort l'auteur de Faust, un certain Johann Wolfang Gœthe. Il naquit en 1749, étudia à Leipzig, mais s'y montra si peu appliqué que cent ans après les professeurs en parlaient encore comme d'un « exemple rebutant ». Il buvait comme un bœuf, se comportait à l'égard des filles comme un véritable Don Juan, se battait en duel à toute occasion; bref, menait une vie infernale, digne de la plume d'un Hoffmann.

...Gœthe écrivit *Werther*, roman qui fut l'évangile d'une génération romantique, sentimentale, flasque, empoisonnée par le « mal de vivre ». Il devint pour ainsi dire célèbre en dormant. Jeune homme, il s'était emmouraché d'une vieille sorcière, Charlotte von Stein, pour le reste passablement spirituelle et loyale. Il vagabonda à travers le monde et finit par épouser une virago, sur le passé de qui tout le monde chuchottait. A Weimar, il arriva aux honneurs : il portait épée et collet d'or. Il avait 74 ans lorsqu'à Marienbad, il tomba amoureux fou d'une fillette de dix-neuf ans et songea à se détruire. Un homme infâme, quoi! »

Sagesse.

Il n'y a pas de vices ni de vertus : il n'y a que des forces et des résultantes. (R. DE GOURMONT).

Sont-ce les derniers " primitifs "?

Les journaux américains viennent de « découvrir » Tonga, un des rares royaumes océaniens encore indépendants. A les en croire, les îles Tonga, qui sont régies par le système du communisme tribal, ignorent la propriété individuelle. Les indigènes partagent tout ce qu'ils ont avec leurs semblables. Lorsqu'un naturel atteint seize ans, la loi de Tonga lui alloue huit arpents de terre en campagne et un lot en ville (sans doute pour y édifier une demeure). Ses huit arpents, il les cultive non pas pour son profit personnel, mais dans l'intérêt public. Conséquences : pas de dette nationale, bonheur général et absence d'idée de conquête. Il faudrait naturellement posséder des renseignements autres qu'une dépêche d'agence.

La profession de femme vertueuse.

La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu, elle l'est le plus souvent de son expérience. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres, on ne s'y perfectionne que par l'habitude de l'exercer. (NINON DE LENCLOS).

L'ILLÉGALISME ANARCHISTE, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste, par E. ARMAND. — Exposé, examen, discussion de la thèse de l'illégalisme anarchiste; réserves et mises en garde indispensables; critique raisonnée du mécanisme judiciaire. On a tenu à y joindre quelques poèmes de l'auteur, composés durant un séjour à la Santé en 1907. Prix franco : 30 centimes.

Croquignoles

Dictature et Superstition.

On raconte qu'avant d'entreprendre aucun projet, il signore Mussolini s'en va consulter un astrologue milanais du nom de Rosconi. Cette préoccupation de se défier de l'avenir est commune à tous les dictateurs. César, Caligula, Caracalla, Néron, tous les condottieri transalpins, Wallenstein, ont été des êtres superstitieux... Néron alla jusqu'à faire ouvrir le ventre de sa mère...

De sorte que ces soi-disant surhommes, *au lieu de surmonter le primitif en eux, le primitif que l'avenir remplit d'inquiétude, qui ne comprend pas que demain est en gestation dans aujourd'hui — de sorte que ces soi-disant surhommes se révèlent, à ce sujet, de véritables soushommes.*

Cela n'a rien que de très ordinaire. Le concept de la dictature est en soi très simpliste, très rudimentaire. Il ne demande, pour être saisi et appliqué, que peu d'effort d'imagination. Le triomphe de l'idée de dictature est le triomphe du retour de l'animalité en l'homme.

C'est pourquoi toute dictature s'accommode de la méthode de pensée religieuse, produit élémentaire de la cérébralité humaine. Napoléon conclut le Concordat, Mussolini fait replacer le crucifix dans les écoles, la dictature du prolétariat s'entend fort bien avec l'église néo-orthodoxe dès lors qu'elle est ralliée au communisme. CANDIDE.

La Côte Grise

Nous n'avons pas, nous, de soleils pour dorer notre mer,
Mais nous possédons des brouillards mystérieux...
C'est toujours, chez nous, le brouillard aussi épais, aussi vaste
Que la montée immense de la marée assourdie.
Comme de la fumée s'échappant de la gueule de canons fantômes
Le brouillard met en déroute les soleils qui battaient en retraite.
Il enserre les grands navires dans une étreinte sinistre.
Tout contre la fenêtre, tel un visage,
Il se presse et les sirènes hurlent,
Chiens de garde de l'Océan, aux aboiements monotones
Rauques la nuit, cruels le jour...
Vous dites que c'est sinistre ?... Ecoutez : pendant la nuit,
Avec les lucioles qui s'estompent, se balancent dans l'atmosphère alourdie
Cette côte possède un charme impossible à décrire...
La cloche qui tinte sur la bouée est une cloche féerique.
Lorsqu'à l'aube le voile de brume se déchire,
Montrant des fragments d'océan d'une pâleur de perle
Les souples navires que le brouillard découvre
Ont les voiles qui ressemblent à des pétales de roses blanches... AMANDA BENJAMIN HALL.

En marge des compressions sociales (1)

D'un projet de milieu individualiste

Je vois avec plaisir que certains d'entre nous se préoccupent de réalisations pratiques. Cela m'intéresse, et j'estime, pour ma part, que notre mouvement d'idées est sans valeur s'il reste dépourvu d'applications.

Je ne me sens pas capable, pour le moment, au moins, de prendre parti dans une querelle de clans.

Je ne suis pas de ceux qui déplorent les divisions et qui gémissent pour l'apparition de la Sacro Sainte Concorde.

Ce que sera l'humanité dans mille ans m'indifère. Si je suis antiautoritaire, c'est par goût et par tempérament. Cette tendance, je l'ai conservée au milieu des pires autoritarismes. La constatation qu'il faut une autorité pour l'immense majorité des hommes ne peut nullement me décourager.

Celui qui déterme sa conduite d'après des oracles est un chétif individu. Ce qui me ferait douter de la « culture individuelle », serait précisément si les individus étaient à la merci d'influences du dehors les accablant ou les exaltant tour à tour !

Ma façon de voir ne résulte pas de l'entente ou du désaccord de telles ou telles individualités.

Elle a pour cause les possibilités qui sont en moi. J'ai appris que c'est de la diversité des événements que dérive la vraie connaissance de « soi » et des « autres. »

Tout ce qu'on pense, il faut essayer de le vivre pour en éprouver la valeur et la solidité.

Sera vrai ce qui pourra se réaliser dans certaines circonstances en augmentant mon bien-être, mes capacités physiques ou intellectuelles.

Ce ne sera pas le vrai définitif, il sera relatif à moi-même et au milieu — susceptible d'augmenter ou de diminuer ailleurs.

Si j'entre dans la vie, si je prends contact avec les êtres : puis-je être constamment antiautoritaire ? Userais-je de persuasion avec celui qui me prend à la gorge ? Irais-je en déduire que toute entente est impossible ? Je conclurai tout simplement que la réciprocité de bons procédés est impossible avec certains individus. Je tenterai l'expérience en choisissant mieux.

Mais même en s'unissant par affinités, chacun s'efforcera-t-il à pratiquer la réciprocité ?

Seules, de multiples tentatives peuvent donner la réponse. Quant à la réciprocité, il faudrait sans doute dire ce que j'entends par là ! Ça ne peut être une règle fixe obligeant à l'égalité des services ; une sorte de commandement extérieur. Ça ne peut-être que l'expression d'une vive sympathie, la manifestation du besoin de camaraderie.

Je fais la part de travail de mon camarade fatigué, parce qu'il a fait de même pour moi en pareil cas. Je la ferai pendant un temps plus long parce que j'estime son caractère, parce que je suis persuadé de sa droiture, et enfin, parce que j'ai *du plaisir* à agir ainsi.

Mais si la confiance disparaît, si le plaisir cesse, puis-je rompre l'association et partir ?

Que la possibilité de séparation soit toujours possible avec le moindre préjudice, qu'il y ait possibilités d'ententes nouvelles ; je ne récriminerai pas, je ne déclarerai pas impossibles les ententes de couples ou de groupes, mais il faut que les conditions précitées soient réunies.

Ce qui, à l'origine, dans toutes les tentatives de *milieux libres*, constitue de plus grave ferment de dissolution, c'est leur caractère d'unicité. Elles se referment sur les adhérents comme des portes de prison, elles leur donnent l'impression d'être amputés, sequestrés.

Cela ne serait pas si l'individu pouvait choisir entre différents milieux, quitter l'un pour aller dans l'autre.

Il est évident qu'il faut d'abord commencer par créer ces milieux. Les difficultés sont considérables, même pour essayer d'en établir un seul. Selon moi, les camarades qui songent à cet établissement devront accorder la plus grande attention à ce que chacun puisse facilement sortir de l'association sans être lésé.

En dehors de ces considérations générales, il en est de plus particulières qui ont un grand intérêt. Chaque individu qui s'associe a-t-il travaillé en vue de l'association qu'il contracte ? Vient-il nanti de capacités et d'expériences ? A-t-il à sa disposition de nombreux moyens de se tirer d'affaire ? Sait-il que le mot association ne signifie rien s'il ne réunit pas des capacités, des volontés individuelles ?

Il n'est pas non plus indifférent de considérer que l'effort à fournir sera souvent plus grand que celui exigé par un patron.

Dans le choix d'un emplacement il peut-être judicieux d'envisager la facilité des moyens de communications. Des routes faciles et plates peuvent être d'un grand intérêt, s'il s'agit d'en faire fréquemment usage en traînant des charges. La présence de l'eau est d'une importance capitale. Il y a bien d'autres considérations qu'on ne trouve pas dans les livres, mais qui, dans la réalité, apparaissent avec toute leur importance, mais j'ignore tout des camarades et de leurs projets ; peut-être ont-ils envisagé toutes ces choses.

P. HORDEQUIN.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

L'heure de « réaliser » est-elle venue ?

Cher frère, — Je vous remercie beaucoup pour l'envoi de *l'en dehors* qui m'apprend que vous avez pu reprendre votre œuvre d'affranchissement des hommes, à votre manière — comme il en est pour chacun de nous. De temps à autre, j'avais de vos nouvelles, j'ai bien appris votre libération, mais je ne savais pas où vous étiez et ce que vous comptiez faire. En ce qui me concerne, peu de temps après avoir appris votre arrestation, le chef de la police du comté de Monmouth me demanda de quitter le pays. parce que je parlais trop d'amour et de paix, bien que je ne le fisse jamais en public. Nous quittâmes donc l'Angleterrre pour la Russie — viâ Suède — à la fin de janvier 1918, mais nous fûmes arrêtés par la révolution finlandaise. Mon ami, le Dr Lybeck (avec lequel nous avions l'intention de fonder une colonie en pays tropicaux) se suicida. Nous décidâmes donc de demeurer en Suède avec nos familles.

Je parvins à rencontrer des amis intellectuels ici, en Suède, entre autres une certaine dame Gedda, qui nous invita à rester chez elle tant que nous ne pourrions pas retourner en Russie ; en fin de compte, elle s'est décidé à acheter une ferme pour y établir une colonie où nous vivons tous ensemble « la vie simple ».

Nous n'avons pas trouvé de camarades en Suède pour vivre cette vie-là, mais il nous est venu un vieil ami d'Allemagne qui est encore avec nous...

Je me suis efforcé de retourner en Russie pour y créer une colonie dans l'esprit de notre « Fraternité Internationale » mais, malgré les efforts de tous mes amis, l'on m'a toujours refusé l'admission.

Les statuts de la « Société de l'Ordre Nouveau » m'intéressent beaucoup. Je crois que je pourrais m'entendre avec le point de vue de ses fondateurs, bien qu'ils ne tiennent aucun compte du côté religieux de la vie individuelle, question d'une grande importance pour moi — comme vous le savez. Ce n'est pas, comme vous le savez encore, que nous penchions plus vers une secte ou un credo qu'un autre : nous laissons chacun croire selon sa compréhension et sa vision des choses.

Quelques-uns de nos amis ont l'intention de fonder un milieu libre dans les anciennes colonies allemandes de l'Afrique Orientale, mais l'assentiment du gouvernement britannique est nécessaire.

Nous vivons très retirés. Mes enfants ne vont pas plus à l'école ici qu'ils ne le faisaient en Angleterre ; ils échappent donc à cette discipline de haine et de servitude qu'est l'enseignement public.

Nous avons certainement perdu tout ce que nous avions en Russie. Nous vivons absolument du travail de nos mains. Mais c'est avec difficulté que nous trouvons à gagner notre pain. Il n'y a pas, en effet de peuple qui haïsse plus les Russes que les Suédois.

Notre colonie de Lubotin, près de Kharkoff (Ukraine) existe toujours, mais les jeunes gens ont beaucoup changé ; ils sont pris par l'esprit de spéculation ambiant, ils ne diffèrent guère des autres. Mitrophane Boudchenko, de Poltava, vient de créer une nouvelle colonie sur la propriété de feu Khilkoff — moitié communiste, moitié individualiste — elle comprend sept personnes qui n'utilisent pas des animaux, à la mode de Bascon.

Au cours d'une récente visite en Allemagne, j'ai trouvé un très grand changement dans le sens du mieux. J'ai rencontré plusieurs colonies, plusieurs milieux animés d'un esprit qui fait plaisir à constater. J'ai rencontré dans la Hesse un disciple du suisse Ragaz, mais plus radical dans ses idées de non résistance et qui, se séparant du socialisme, incline davantage vers la liberté.

Je crois que le temps est venu de lancer quelque chose de pratique — « Vie Nouvelle » — « Ordre Nouveau » — ou de quelque autre nom qu'on l'appelle... Si la vérité *une* nous apparaît selon l'angle où nous nous plaçons, ce n'est point malgré, mais *à cause* de nos divergences. elles nous permettent en effet d'apercevoir la réalité plus clairement. Comprenez bien que je cherche à la découvrir sous toutes espèces de formes, car l'essence est dans *l'esprit qui vivifie* la forme, *jamais* dans la forme elle-même....

Nicolai SHEIERMAN.

Le Carrefour

Lorsqu'un homme se trouve, sans savoir comment, à un carrefour, il doit forcément opter pour un chemin qui le mène à son but.

Les indécisions dans le choix peuvent être fatales et occasionner par la suite de funestes conséquences.

On ne peut vivre indifférent devant les circonstances actuelles et, quelles que soient nos préférences, il faut bien se déterminer dans un sens ou dans un autre.

Demeurer systématiquement planté dans un carrefour peut donner lieu à des soupçons de pusillanimité, de crainte, de lâcheté, états d'être que nul homme ne veut endosser.

Il est donc nécessaire de choisir son lieu intellectuel, son front de bataille, sa couleur. Peu importe : blanc, noir, rouge, jaune. Et que, par prétexte iconoclaste, on ne reproche pas à un homme la couleur qu'il a adoptée. Car la nuance est ce qui ressort de plus humain et de plus prononcé en notre personnalité morale. A tel point que tous deux — homme et nuance — se confondent et s'identifient dans la substance de notre être...

La couleur, dans les idées, dénote chez les hommes, la nature de leurs conceptions, l'éclat même de leur personnalité définie, idéaliste, consciente.

Enrique NIDO.

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

Observations sur les Statuts

[*Le principal objet de ces observations est d'indiquer comment, dans certains cas, peuvent jouer pratiquement les Statuts. Les numéros se réfèrent aux paragraphes desdits statuts*].

1. Si une personne me suit et qu'après lui avoir demandé où elle va — afin que je puisse prendre une autre direction — elle persiste à me suivre, il y a « état d'attaque ». Mais il n'en est pas de même si ladite personne se tient sur le trottoir qui longe l'extérieur de ma maison et y séjourne.

3. J'aurais voulu inclure dans cet article l'acte d'exciter une foule en vue d'intentions malveillantes, mais je n'ai pas su comment m'y prendre sans porter atteinte à la liberté de parole.

Une menace n'est pas seulement le produit du langage. Créer un danger évident constitue une menace.

4. *c*) La tradition conservatrice elle-même reconnaît que nos titres de propriété foncière sont une institution arbitraire. On admet de plus en plus que, dans les conditions actuelles, cette institution ne rend plus service au public, mais on ne s'est pas mis d'accord pour présenter un remède qui n'entraîne pas à sa suite de graves objections. Je m'en suis tenu à un exposé qui, tout en impliquant une modification radicale de l'état de choses actuel, peut, grâce au § 13 *a*) être susceptible d'une interprétation modifiable selon l'expérience. L'*impôt unique* est une des possibilités envisagées par § 4 *c* et § 13 *a*.

d) Il est essentiel de réserver la viabilité publique, non seulement actuelle, mais future. Je ne vois pas de terme plus précis pour caractériser cette réserve que celui de « commodité raisonnable » — terme dont l'interprétation se modifierait d'accord avec les modifications de l'opinion publique.

e) Non seulement ceci implique que les propriétaires de chasses réservées feront pour le gibier un arrangement d'une utilité publique substantielle, mais comme il est possible de situer géographiquement le gibier, leur titre deviendra caduc, selon § 4 *c*, s'ils négligent l'entretien des chasses.

5. Les statuts n'interdisent ni n'autorisent d'actes criminels contre ceux qui ne sont pas membres de la présente Société ; mais tout membre est libre de défendre une personne qui n'est pas membre de la Société contre l'acte criminel d'un de ses membres, si le cas se présentait.

6. Selon le § 3, le terme « acte » implique toute action menaçante. Dès que la Société a pris une décision, elle ne peut considérer comme criminel qui que ce soit qui agit selon cette décision. — Aussi longtemps qu'un crime prétendu est douteux, tout acte de violence commis pour réprimer ce prétendu crime est non point un crime douteux, mais un crime patent. Selon nos définitions, l'emploi de la violence est un crime patent, à moins qu'on s'en serve pour réprimer un crime **patent**. En d'autres termes, si quelqu'un prend sur soi de faire le juge et de maintenir l'ordre, il est entendu qu'il assume du même coup la responsabilité de prouver — sans doute raisonnable possible — que la personne à laquelle il s'en est pris était coupable de ce dont il l'accuse. En cas de justification d'un acte d'une violence, le bénéfice de tous les doutes va à l'encontre de ladite justification.

(*A suivre*). STEPHEN T. BYINGTON.

(1) Voir *l'en dehors* à partir du n° 7.

Pour faire réfléchir

Si le bourgeois fait entendre son clakson lorsque tu te trouves devant son auto, ce n'est pas qu'il craint de te blesser en te renversant. mais parce que ta carcasse serait susceptible de faire capoter sa voiture, et qu'il encourrait une contravention en t'écrasant.

GABRIEL.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (12)

Aspasie

La grande Aspasie, originaire de Milet et *dictériade* (1) à Mégare, arriva à Athènes au milieu du Ve siècle avant l'ère vulgaire, entourée d'une brillante escorte d'hétaïres, belles et jeunes grecques, de condition libre, et à qui elle enseignait les secrets de l'art d'aimer.

Douée d'une diction très élégante, très élégamment vêtue également, elle ouvrit une chaire de rhétorique dans la capitale de l'Attique. Bien vite accoururent à ses leçons de galanterie et d'élocution, non seulement les citoyens les plus illustres, mais encore les matrones et les jeunes filles les plus respectées. Nous avons déjà dit que les oreilles des Grecs étaient chastes, si tout le reste de leurs corps ne l'était pas.

Pourquoi les Athéniens *illustres* venaient-ils auprès d'Aspasie ? — Pour se perfectionner dans l'art de parler philosophie avec galanterie. Pourquoi les *matrones* accouraient-elles ? — Pour éprouver le plaisir de l'entendre discourir. Et, en outre, pour apprendre d'elle les secrets voulus pour la couche domestique ou le gynécée (ce que les musulmans dénomment le harem).

Et les jeunes filles ? — Pour apprendre d'Aspasie l'art de plaire — ou de conquérir les hommes — et de ne point se laisser séduire.

Toute la philosophie enseignée par Aspasie se réduisait à savoir *être femme*, c'est-à-dire devenir la compagne d'un homme — du type intelligent — à l'attirer, à le séduire, à parvenir à le dominer — tout en le rendant heureux.

Aspasie gagnait tous les suffrages, elle se présentait partout : dans les théâtres, dans les jeux, dans les promenades, dans les académies. Par son affabilité et par son luxe, par son talent et par sa beauté, elle imprimait son sceau sur les mœurs, sur la mode, sur la politique.

Jamais femme ne connut triomphe semblable.

Nombre de jeunes athéniennes — riches et honnêtes — quittèrent leur situation sociale pour devenir des courtisanes, uniquement pour imiter Aspasie.

(1) Voir le feuilleton n° 10 pour l'explication de ce terme.

Lorsque Périclès, chef de la république athénienne (et qui donna son nom au siècle où il vivait), fit connaissance d'Aspasie, il était marié avec Chrysile : il trouva le moyen de la répudier (ou divorcer d'avec elle) pour s'unir à la femme qui possédait plus de génie et de talent que tous les sages de la Grèce ensemble.

Nous avons dit en d'autres ouvrages que la femme « domine le monde ». Aspasie domina non seulement le monde civilisé d'alors, mais toutes les femmes futures. Les coquetteries, les agaceries auxquelles ont recours les femmes de notre époque pour attirer les hommes ne sont que des réminiscences des leçons d'Aspasie ! Elle fut « la femme » dans toute l'étendue du terme !

Sapho et Aspasie, chacune dans leur genre, sont les deux plus grandes femmes dont parle l'histoire de l'humanité ; ce sont même les plus grandes figures de l'histoire, car nous reconnaissons à la femme exceptionnelle plus de qualités qu'à l'homme exceptionnel.

Périclès aima Aspasie passionnément, comme peut aimer un sage, — sans jalousie ni détours. Lorsque Périclès devait se rendre au Sénat, après avoir échangé un tendre baiser avec Aspasie, il la laissait en compagnie de Socrate et du bel Alcibiade, qui, d'ailleurs, l'avait possédée bien avant Périclès. A en croire les *dialogues* transmis par Platon, il se serait passé au cours de l'intimité d'Aspasie avec Phidias, Alcibiade, Socrate et d'autres « sages » des scènes d'un amour que notre époque qualifierait de surlubrique ou de perverti.

Aspasie poussa Périclès a entreprendre les guerres de Samos et de Mégare ; elle accompagnait les troupes athéniennes à la tête de sa cohorte d'hétaïres. Pendant le siège de Samos, elles gagnèrent tant d'argent qu'elles élevèrent un temple à la *Vénus Prostituée*, aux portes mêmes de la ville, que les Athéniens finirent par occuper. Dans ce siège mémorable, les guerriers combattaient de jour et les hétaïres de nuit, si l'on peut dire. Dès que la nuit tombait, la « générale » Aspasie sortait avec son armée et distribuait ses « soldates » dans le campement, prenant bien garde à ce qu'aucun assiégeant ne manquât de compagne ; à chacune de celles-ci, d'ailleurs, la recommandation était faite de ne pas trop s'attarder avec son compagnon occasionnel. Quand il y avait disette ou malentendu — c'est-à-dire quand un guerrier manquait de compagne — Aspasie accourait et y suppléait elle-même. « Le chef — disait-elle — doit donner l'exemple et se montrer le premier parmi les siens ».

Ces guerres, qui coûtèrent aux Athéniens beaucoup d'hommes et force argent, attirèrent des rivalités à Aspasie. Mais elle sortit victorieuse de toutes les embûches. A la femme de Xénophon — une de celles qui la critiquaient — elle rétorqua : « Si les bijoux de ta voisine valaient mieux que les tiens, ne les préférerais-tu pas ? » La femme de Xénophon dut reconnaître « que les hommes doivent préférer les femmes qui valent mieux que la leur ».

Un citoyen accusa Aspasie d'athéisme. Elle comparut devant l'Aéropage, défendue par Périclès, qui l'embrassa en sanglotant et parvint à émouvoir le Tribunal, qui l'absout avec des attendus favorables.

Avant de mourir, Périclès maria Aspasie avec un jeune et riche marchand de bétail du nom de Lysiclès, qui pourvut à tous les besoins de *la* philosophe, jusqu'à ce que vint pour elle l'heure du trépas.

Les *pythagoriciens* — ou spiritualistes — voulurent faire d'Aspasie une cynique. Ils prétendaient que son âme s'était incarnée dans le corps du philosophe cynique Cratès, dont Hipparchia de Marronée devint amoureuse, malgré sa famille, malgré la misère et les mœurs scabreuses qu'on attribuait à Cratès. En fin de compte, elle l'épousa et les noces — *l'hyménée* — se célébrèrent, selon la mode cynique, en présence de la multitude rassemblée sur le Pœcile. Car, à l'instar des chiens — d'où vient le terme *cyniques* — les cyniques faisaient tout en public. Saint Augustin, dans sa Cité de Dieu, prétend cependant qu'en ce qui concerne l'acte charnel, ils imitaient uniquement les mouvements afférents à l'accomplissement du coït. Tous les cyniques d'Athènes se rendaient donc au Pœcile célébrer leurs *cynogamies* en plein air. La rougeur, pour eux, était un phénomène d'ordre absolument superficiel. Ils ne concevaient pas qu'une femme pût témoigner aucun trouble ni rougir parce qu'un homme la caressait, l'attouchait, l'étreignait, etc. ; tant, pour eux, c'était une chose naturelle.

(*A suivre*). Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND)

L'Etat et la Société

Réfléchir sur l'Etat et sur son essence mène naturellement à considérer les autres formes de rassemblements sociaux.

L'Etat n'est pas l'unique de ces formes. Il existe d'autres formes de réunions humaines. Pour diverses et multipliées qu'elles soient, elles sont englobées sous le terme générique de « Société ».

Qu'est-ce que la Société?

Comme son nom le révèle c'est une « association », la réunion d'un plus ou moins grand nombre de personnes dans un but défini. Là où deux hommes se réunissent — ne serait-ce que pour causer ensemble — ils forment une société. Aussi diverses que leur but peuvent être les formes assumées par ces Sociétés, ces unions sociales.

Quelle est la différence entre l'Etat et la Société?

Celle-ci : que la dernière est une association volontaire, que la première ne l'est pas.

La Société englobe tous ceux qui veulent en faire partie et elle les accepte, comme ils sont, d'où qu'ils viennent. L'Etat enceint tous ceux qui résident dans un territoire donné, même alors qu'ils ne voudraient pas y appartenir; il les accueille, même contre leur gré. L'Etat englobe « tout le monde », mais il n'est pas la Société de tout le monde.

Dans l'Etat, il y a toujours une minorité soumise à une majorité. La Société dure tant qu'elle peut tenir.

Si dans la Société il y a un isolé ou un certain nombre de membres qui ne s'y plaisent pas, cet isolé, ces membres ont, à tout instant, toute faculté de la quitter et de demeurer là où ils se trouvent. L'Etat ne permet de le quitter qu'à la condition que celui qui s'en retire ne reste pas où il se trouve. A celui qui quitte un Etat, il ne reste d'autre alternative que de faire partie d'un autre Etat, de se replacer sous le joug d'une nouvelle majorité.

Un isolé peut donc se retirer de la Société sans renoncer à son environnement. Il ne peut quitter l'Etat qu'à condition d'abandonner son environnement.

Par sa sortie de la Société, l'isolé la dissout en ce qui le concerne. L'Etat, au contraire, rejette l'individu hors de son sein.

Lorsque dans une Société la minorité se conforme aux vœux de la majorité, c'est volontairement. Dans un Etat, elle est forcée de le faire, parce qu'elle n'a aucun moyen de faire autrement.

La Société peut exclure l'un de ses membres, le bannir. L'Etat peut aussi expulser l'un de ses sujets, l'exiler; mais ce cas se produit rarement. L'Etat préfère en général punir, corriger et, quand il n'y a plus d'espoir d'amendement, supprimer.

Lorsque le but d'une Société est rempli, elle se dissout. Ses membres se séparent comme ils se sont associés, pour se réunir entre eux ou s'unir à d'autres avec le dessein de poursuivre un but semblable ou des buts différents. La dissolution de cette société n'implique pas décadence ou ruine, mais rénovation et résurrection. L'Etat peut aussi changer de forme; mais lorsqu'il modifie sa forme — ce n'est jamais de bon gré — il reste ce qu'il est : une assemblée des uns *contre* les autres.

Au dedans d'un territoire donné, un seul Etat est possible : celui qui détient l'autorité. L'Etat dans l'Etat est un contresens.

L'Etat englobe la Société, mais celle-ci ne subsiste que par la grâce de l'Etat : il la tolère. Il n'est aucun genre, aucune forme de société, d'association que l'Etat ne puisse dissoudre quand il le trouve bon et qu'il possède la puissance voulue. Seules les organisations secrètes peuvent nourrir l'espoir d'une existence plus ou moins longue, mais tôt ou tard leur heure sonne.

L'Etat et la Société n'ont rien de semblable ni de conforme. Les conceptions qu'ils expriment sont essentiellement opposées. Les confondre, c'est mélanger, renverser les bases de la vie sociale des hommes. Elles sont naturellement ennemies et se combattent sans arrêt. La victoire de l'une implique la défaite de l'autre et vice versa.

L'Etat est victorieux quand il a absorbé la Societé à un point tel qu'elle est une avec lui ou qu'il est un avec elle, c'est-à-dire quand il est devenu la Société de « tout le monde ». La Société est victorieuse quand elle a dépossédé l'Etat de son pouvoir et s'est installée à sa place. Dès que l'Etat s'est incorporé à la Société, il a cessé d'être un Etat, il est devenu une Société pareille aux autres.

La Société est une association volontaire : qui comprend uniquement des membres libres et doués de droits égaux. L'Etat est une association imposée, composée de gouvernants et de gouvernés, d'asservis et d'inégaux : autrement dit, de sujets.

L'Etat comprime l'individu : il est son maître. La Société respecte l'individu : elle est sa servante.

L'essence de l'Etat est la contrainte. L'essence de la Société est la liberté.

Donc pour se résumer, en se répétant : l'Etat est une association imposée, la Société est une association volontaire.

John Henry MACKAY.

Emancipanta Stelo (Union internationale des Idistes d'avant-garde). — Il suffit d'une vingtaine d'heures pour posséder la langue intern. Ido dont le mécanisme est tellement simple qu'il tient tout entier dans les 32 pages du « Petit Manuel Complet en 10 leçons ».

Pour suivre le Cours gratuit par correspondance et recevoir le Petit Manuel Complet, écrire à « *Emancipanta Stelo* », Libertaria Seciono, 15, rue de Meaux, Paris (19e), en joignant 0 fr. 75 en timbres.

La Maîtresse légitime, par GEORGES-ANQUETIL. Essai sur le mariage polygamique de demain. — 1 gros vol. (Envoi franco et recommandé contre 10 fr. 75).

J'ai lu avec attention l'essai de Georges-Anquetil, avec d'autant plus d'attention que sa thèse cadre avec celle des solutions que, par tempérament, je préférerais parmi toutes celles qui sont proposées pour débrouiller l'imbroglio sexuel. Mais trop fragile est la base sur laquelle s'appuie la revendication que l'auteur du livre défend avec une chaleur et une érudition indéniables : la surpopulation féminine actuelle n'est qu'un accident consécutif à la guerre de 1914-1918 ; on ne peut raisonnablement fonder tout un système social sur un accident. Les autres raisons invoquées par Georges-Anquetil sont plus solides. Il est exact que la monogamie n'est qu'une façade légale, inobservée dans les mœurs ; il est vrai que l'instinct de variation sexuelle est naturel à l'homme comme à maint vertébré ; il est évident que l'habitude et surtout la cohabitation émoussent le désir sexuel. « Les animaux monogames sont en général ceux qui font une fois l'amour dans la vie » — « La jalousie est un héritage des animaux et de la barbarie ». Tout cela est incontestable. Où je ne m'entends plus avec l'écrivain de la *Maîtresse Légitime* — et justement parce que polygame — c'est quand il veut restreindre la pratique de la pluralité, en matière d'union sexuelle, à un seul élément de l'espèce humaine : l'homme. Dans son système, en effet, dès qu'elle est mariée, la femme renonce à toute indépendance sexuelle ; son infidélité ne l'expose rien moins qu'aux travaux forcés à temps !

Or, cette fidélité imposée me paraît aussi contre-nature quand on la rend obligatoire pour la femme que lorsqu'on y contraint l'homme. Ne lisons-nous pas que « les femelles des mammifères en liberté fuient presque toujours le mâle qui les a servies » et « que la colombe fidèle elle-même prend son vol et va, sous l'impulsion du caprice, vers un autre amant? » Pourquoi l'habitude, la cohabitation n'émousseraient-elles pas autant le désir chez mes compagnes que chez moi? Pourquoi, même mariées à la façon polygamique, n'éprouveraient-elles pas de l'appétit pour d'autres que moi? Et, de mon côté, pourquoi n'éprouverais-je pas de désirs à l'endroit d'une femme en puissance de mari polygame? Dans une société constituée comme l'entend Georges-Anquetil, je pousserais certainement les femmes à se rebeller contre la tyrannie maritale et la barbarie du Code.

Le mariage polygamique n'est pas la solution du problème sexuel. La solution, c'est la possibilité pour tous, hommes et femmes, de déterminer à leur gré les modalités de leur vie sexuelle. Or, c'est seulement aux femmes non mariées à la mode polygamique que Georges-Anquetil permet d'être indépendantes. Ses raisons ne me convainquent pas.

L'adultère, même en régime polygamique, n'a pas plus d'importance pour la femme que pour l'homme dès lors qu'on admet l'éducation sexuelle sans restriction aucune. D'ailleurs, considérés à la lumière de la liberté sexuelle, mariage, adultère, fidélité conjugale n'ont plus aucun sens. La pratique de la liberté sexuelle remplace le mariage par toutes sortes d'associations volontaires : couples, passagers ou durables ; ménages à plusieurs, polygéniques ou polyandriques ; unions uniques ou plurales ignorant la cohabitation ; affections centrales basées sur des affinités d'ordre plutôt sentimental ou intellectuel, autour desquelles gravitent des amitiés, des liaisons d'un caractère plus sensuel, plus voluptueux, plus capricieux. Comme le mariage polygamique apparaît mesquin et retardataire en face de cette richesse, de cette complexité, de ces possibilités d'expériences !

Je ne pense pas que la monogamie ait été le résultat de l'équilibre qui finit par régner en temps normal, ou à peu près, entre le nombre d'hommes et le nombre de femmes dans les sociétés civilisées. Sa domination a des causes plus profondes, d'ordre religieux, par exemple. Au point de vue strictement chrétien, le mariage, l'union sexuelle est une concession faite à la chair.

La polygamie mormonne — j'ai étudié de très près la secte des Mormons — peut difficilement être citée en exemple, vu l'influence de la suggestion religieuse. Le gouvernement de l Eglise mormonne est foncièrement théocratique, la richesse est dans les mains d'un nombre relativement restreint de membres de l'Eglise des Saints des derniers jours : quand la polygamie florissait ouvertement sur les bords du Lac Salé, elle était le privilège des plus fortunés, comme c'est, je crois, le cas chez les Musulmans. Je pense que le mariage polygamique est toujours en vigueur dans l'Utah, mais les épouses qui viennent après la femme légitime portent le nom de servantes, au sens deutéronomique du terme.

Georges-Anquetil a-t-il eu connaissance de ce groupe de Mormons qui n'accepta pas le manifeste de Woodruff et partit vers le sud, au Mexique ou dans l'Amérique centrale, afin de pouvoir pratiquer sans restrictions le mariage polygamique? Je ne sais ce qu'il est advenu de ces « purs » qui ne voulurent pas composer avec la loi des gentils, la légalité américaine.

La question du syndicat des vendeuses d'amour n'est pas nouvelle. Paul Robin avait déjà lancé cette idée et elle a eu un commencement de réalisations. Je n'ai pas les documents sous la main, mais je crois me rappeler qu'il y eut échec, causé tout autant par l'intervention de la police des mœurs que par la mentalité déplorable de celles auxquelles on s'adressa. Georges-Anquetil devrait se renseigner sur ce qui a été tenté alors.

La *Maîtresse Légitime* est un livre qui vaut la peine d'être lu. Dans les thèses qu'il expose, dans les citations et les faits dont il fourmille, dans le recueil des opinions exprimées à son sujet par des écrivains appartenant aux quatre coins de l'horizon intellectuel, il y a à glaner, à puiser. Il est indéniable que de tout cela la monogamie légale, officielle, ressort en piteux état. E. ARMAND.

Albin : *Zo d'Axa* (n° 16 des « Croquis Brefs »). Chez l'auteur, 4, rue Chaumais, à Lyon. — Jacques Cohen-Toussieh : *Les Fleurs du Bien* (poèmes). Préface de Henri Zisly. Lettre de Han Ryner. Editions du « Fanal », 1.50. — Joseph Rivière : *1893-1923* (Notes à propos des représentations du *Mystère du dieu mort et ressuscité* d'Edouard Dujardin) Ed. de « Soi-Même ». — Claude Aveline : *Molène* (avec son portrait par Steinlen). Ed. des Humbles, 2 fr.

NOUVEAUTÉS

SÉBASTIEN FAURE. — *L'Imposture religieuse*	8	50
VIGNÉ D'OCTON. — *La nouvelle gloire du Sabre*	5	»
GEORGES ANQUETIL. — *La Maîtresse légitime*.	10	50

Aux Compagnons

*Les extraits que nous publions de l'*Initiation Individualiste *ne sont pas seulement destinés à servir de réclame à cet ouvrage dont la publication n'est plus maintenant qu'une question de semaines. L'aspect spécial de l'individualisme qu'ils exposent est celui de la tendance de* l'en dehors. *Ils constituent donc des articles éducatifs au premier chef.*

Nous commencerons prochainement une série d'études où seront exposés divers aspects de l'individualisme anarchiste, exposés par des écrivains peu connus dans nos pays de langue française. Certaines de ces études présenteront un intérêt rétrospectif et prouveront que rien n'est nouveau sous le soleil.

***

*A propos de l'*Initiation Individualiste, *je m'aperçois que cet ouvrage dépassera les 300 pages promises en dernier lieu... 300 à 350 pages, peut-être plus, de texte compact en petits caractères de l'œil de 8, avec des notes en 6... composition à la main... Je ne puis garantir, après re-examen de mon prix de revient, de maintenir encore longtemps le prix de souscription à 6 francs. Aussi engagerais-je ceux que ce volume intéresse — il me manque 300 souscripteurs pour m'éviter de m'endetter — de me faire parvenir sans retard leurs six francs. Quant au prix de vente, il équivaudra probablement à 3 francs d'avant-guerre, à 3 francs suisses actuels. Et ce ne sera pas cher.*

***

Quelques-uns de nos abonnés de six mois semblent ne tenir aucun compte de la mention portée sur la bande du journal qu'ils reçoivent que leur abonnement est terminé. *Nous forceront-ils a leur envoyer une lettre pour leur demander de nous régler ou de nous retourner l'exemplaire qu'ils reçoivent... à nos dépens? Un peu plus de conscience (est-ce le mot qui convient?) s. v. p.*

***

La mention : Votre abonnement est terminé, *portée sur votre bande, est à votre usage et non à l'usage du voisin.*

***

Un camarade m'écrit pour me dire que la cherté... relative *de nos brochures est un obstacle à leur diffusion. Relative est bien, en effet, le mot qui convient. L'obstacle à la diffusion de nos brochures est l'apathie, l'absence d'intérêt de nos lecteurs dans la propagande antiautoritaire, pas autre chose. Et demandez aux soi-disant copains qui trouvent que mettre 15, 20 ou 30 centimes à une brochure est trop coûteux, s'ils consentiraient à travailler, eux, pour 60 ou 80 centimes de l'heure?*

***

*Je signale l'initiative des camarades de Lille, où je me trouvai ce jour-là, qui publient une feuille locale et qui en ont colporté, le 14 juillet, 600 exemplaires en une matinée... Cela rappelle les équipes de vente de l'*anarchie, *lorsqu'elle lançait des numéros spéciaux. En passant, on me permettra de déplorer le peu d'empressement apporté par les* copains *à diffuser notre dernier numéro dont la première page était destinée à faire réfléchir le plus dans la rue des hommes dans la rue. Si bien que je dois enregistrer une centaine de francs de déficit au moins... Je sais bien que par ces temps de chaleur, à essayer de débourrer le crâne d'un ignare on préfère absorber une canette de bière chez le premier bistrot venu et renouveler... Temporairement rafraîchi, on se trouve ensuite à l'aise pour trouver qu'une brochure à 0 fr. 15 ou à 0 fr. 30 est relativement chère. Pour en revenir à Lille, quelques numéro de* l'en dehors *que j'avais amenés avec moi se sont vendus sans l'ombre d'une difficulté et une camarade a trouvé le moyen de distribuer dans son entourage une quinzaine d'exemplaires de* La Joie de Vivre... *Cet auto-éducationisme m'agrée fort.* E. A.

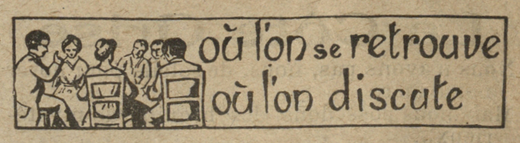
Pour la vie du journal:

Souscription permanente. — Joseph Bel, 5. Louis Mangin, 4. H. Burin, 2. G. Bastien, 4. M. V., 10. Maurice B., 2. Marchand, 5. Wælchli, 2 50. Mortier, 5. Robert, 6. E. Ravet, 3 50. Duchesnay, 5. Marie Sauvat, 1. J. Michel, 4 50. Kritry, 5. Couty, 5. Boudet, 1. Un ancien épicier, 10. Androucci, 5. Estaque, 5. E. Poitevin, 5. G. M. 12 50. A. Bombled, 5. Vinez, 4. Peuret Hatton, 5 50. Louis Mollet, 1 25. Louis Gladieux, 2. Bela Szanto, 4 50. Campo, 2. Collecte Marquette les Lille, 3 90. Veaux, 2. Copain de Fontainebleau, 20. Miquel, 5. Eugène Albert, 1. Chedeau, 4. Louis Mangin, 2. H. Bousquet, 1. Ferrer, 4 50. Ernest Necchi, 5. Meniconi Fioravente, 8 50. Pierre Autret, 3 Buessard, 4 50. Regis Croze, 0 85 Murgadella. 2. Juan Nicolau, 2. Henri Simon, 25. F. Elosu, 0 50. Py, 2. Grupo libertaria idisto, 10. Rouvière, 2. J. Gamba, 1 50. Constant, 2. Lemoine, 10. G. Berte, 4 25. Liste arrêtée au 24 juillet. Total : **198 75.**

Souscription spéciale pour l'édition de nouvelles brochures: G. M., 12 50.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel, tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés, pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— Les destinataires des bandes portant la mention : « Votre abonnement est terminé » nous doivent ou leur réabonnement (échéance du 15 mai ou leur abonnement.



PARIS. — Les Compagnons de *l'en dehors*. — Lundi 30 juillet, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2 : *Ce que j'entends par Discipline et l'Individualisme discipliné*, par Marc Lefort.

Dimanche 26 août, journée de plein air, à l'Etang de St-Cucufa. L'après-midi : « *La Maîtresse légitime* » *et La Vague de Pudeur*, causerie par E. Armand.

Lundi 27 août, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, à 20 h. 1/2 : *Qu'est-ce que la Réciprocité?* par E. Armand.

L'Initiation Individualiste Anarchiste

(en cours d'impression)

par E. ARMAND

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom et prénoms .....

Adresse complète .....

.....

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à **6** *francs l'exemplaire* .....

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

423. Edouard Detry. — 424. Couty. — 425. Cracco. — 426. Albert Verhaeghe. — 427. Augery. — 428. Gusenier.

Il nous manque encore envir. *300* souscriptions. N'attendez pas pour envoyer la vôtre.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont versés à la caisse de ce journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

	franco
par E. Armand	
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste	0 20
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
Mon athéisme	0 15
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste	0 30
par Benj. R. Tucker	
Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
par Voltairine de Cleyre	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par Albert Libertad	
La joie de vivre	0 20
" Notre " Individualiste (texte français et *ido*). " Pour la fin de la guerre "	0 10

Les 18 brochures ou tracts franco : 2 fr. 20. (sous enveloppe : fr. 2,50)

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste?	2	50
— — *Sous les verrous* (poèmes)	0	30
— — Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, etc.	0	20
DARROW (Cl.) — Qui jugera le criminel? (les 2)	0	10
le cent.	3	15
NOTRE INDIVIDUALISTE (français et *ido*), les 3.	0	10
LACAZE-DUTHIERS. - Les vrais révolutionnaires	à paraître	
GOLDMAN (Emma). — La Tragédie de l'émancipation féminine	—	
STIRNER, TUCKER, MACKAY. — Contre l'Etat, sa morale et son enseignement	—	
LABADIE. — L'anarchisme : Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas	—	
CHARDON (Pierre) et E. ARMAND. — Actuels ou inactuels. Controverse	—	
E. ARMAND. — Amour libre et Liberté sexuelle	—	
— Est-ce cela que vous appelez vivre (en français et en *ido*)?	—	
— L'A. B. C. des revendications individualistes	—	
— Variations et Fantaisies sur le problème des sexes, la vie érotique, la volupté amoureuse (tirage restreint)	—	

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7	50
Cartes postales, la série de 10	1	»
— (5 séries)	4	»
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1	»

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS
Téléphone 33.09